



CRITIQUES

L'étranger

Une élégante et froide adaptation

En adaptant *L'étranger*, célèbre roman de 1942 d'Albert Camus, François Ozon a décidé de s'éloigner du texte, dont il ne cite que quelques phrases, tout en lui restant fidèle. Le prolifique cinéaste de *Huit femmes* et de *Potiche* a plutôt choisi de mettre en lumière le mauvais traitement des Algériens pendant la colonisation, qui a des répercussions en France aujourd'hui.

Publié le 16 janvier



MARC CASSIVI
La Presse



L'étranger commence au moment où Meursault (Benjamin Voisin) est emprisonné, en attente de son procès. Malgré quelques allers-retours dans le temps, le scénario respecte ensuite la structure chronologique du roman. Meursault apprend la mort de sa mère par télégramme et se rend à ses funérailles sans montrer la moindre émotion. Le lendemain, il rencontre Marie (Rebecca Marder), une ancienne collègue de bureau, à la plage, puis ils entament une liaison. « Tu m'aimes ? », lui demande-t-elle. « Cela n'a aucune importance », répond-il.

Denis Lavant incarne un vieux voisin, Salamano, qui maltraite son chien, mais qui regrette ensuite sa disparition. Et Pierre Lottin interprète Raymond Sintès, cet autre voisin, un proxénète traqué par le frère de sa maîtresse qu'il brutalise, et qui entraîne Meursault dans ses histoires sordides.

Benjamin Voisin, révélé par François Ozon dans *Été 85*, traduit bien l'absence de sentiments de ce sociopathe stoïque et taciturne, qui se fout de tout et de tout le monde. Et qui un jour, sur la plage, assassine un jeune Algérien après avoir été aveuglé par la lumière du soleil se réfléchissant sur la lame de son couteau.

Seuls deux passages du roman, dont celui-là, nous rappellent que la première qualité de *L'étranger* est son écriture. L'écriture cinématographique de François Ozon rend-elle justice à celle, littéraire, de Camus, futur Prix Nobel de littérature ? Ce serait comparer des pommes et des oranges.

Ozon, quoi qu'il en soit, installe une ambiance. Son adaptation froide, distante, comme son personnage principal, épouse le rythme lent du roman, qui n'est pas truffé de péripéties. Pendant la seule scène où Meursault s'emballe, lors de la visite de l'aumônier, on a soudainement l'impression que le théâtre chasse le cinéma. Et que l'étude psychologique devient philosophique.

Formellement, *L'étranger* est l'une des œuvres les plus audacieuses du cinéaste de *Peter von Kant*. Ce sublime noir et blanc, choisi pour camper l'époque et magnifier le grain de peau et les courbes des corps en gros plans, accentue l'élégance de sa mise en scène. Les scènes dans le désert sous un soleil de plomb – froides, tout de même – ont été tournées au Maroc. L'adaptation du roman par Luchino Visconti en 1967, avec Marcello Mastroianni dans le rôle de Meursault, avait été tournée en Algérie. Celle d'Ozon m'a davantage fait penser à Pasolini.

Avant que *Killing an Arab* de The Cure n'accompagne le générique, François Ozon, dans une scène finale très symbolique, donne une sépulture – et un nom – à l'Arabe du roman. Une forme de réparation, cinématographique, pour un personnage et un peuple qui ont trop souffert.

En salle



DRAME

L'étranger

François Ozon

Benjamin Voisin, Rebecca Marder, Pierre Lottin

2 h

7,5/10



Recherche

Entrez un titre de film ou un nom



© La Presse Inc. Tous droits réservés.